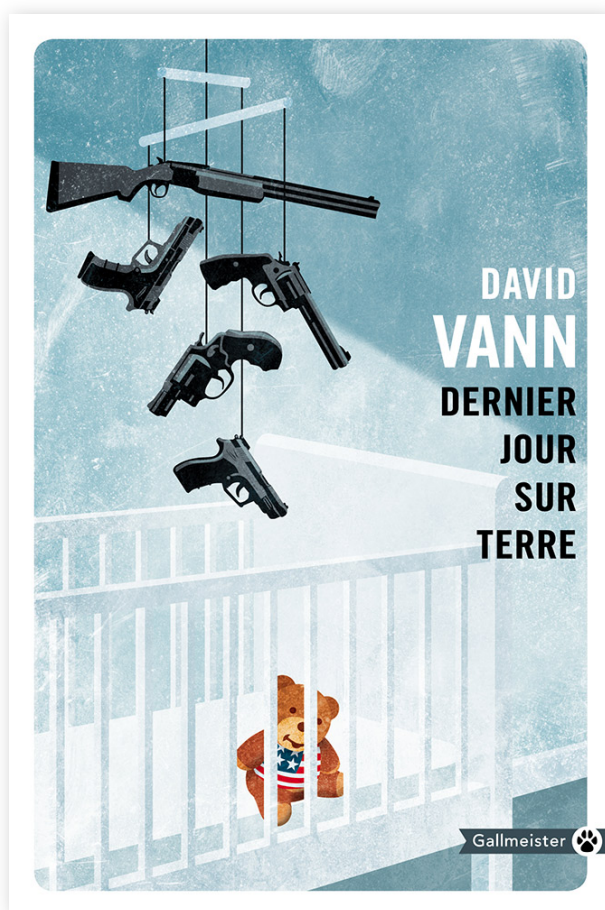




Dernier jour sur terre

David Vann



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr



novembre 2014

MEDIAPART

Tu es un homme à présent, dit mon père ».

David Vann, Born to be wild

PAR CHRISTINE MARCANDIER

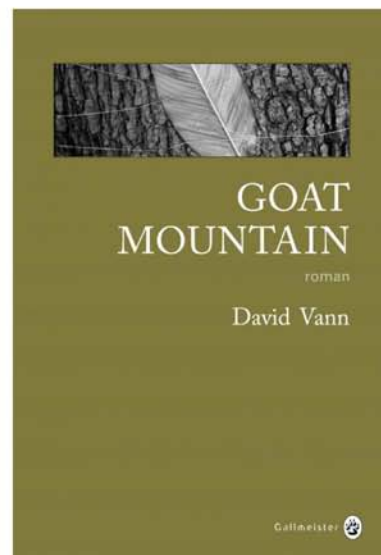
ARTICLE PUBLIÉ LE JEUDI 13 NOVEMBRE 2014



C'est en diptyque que David Vann analyse le rapport névrotique des Etats-Unis aux armes : *Goat Mountain* qui « *consume les derniers éléments qui, à l'origine m'ont poussé à écrire : les récits sur ma famille et sa violence* » et *Dernier jour sur terre* qui revient sur une tuerie dans une université américaine, le 14 février 2008. Les deux livres ont la violence en partage, une analyse de sang froid des racines du mal, puisant dans la biographie de l'écrivain, le rapport de sa famille au sang, à la chasse, aux armes.

Chacun de ces deux textes peut évidemment être lu seul mais passer de l'un à l'autre ajoute à la puissance de sidération d'une prose au scalpel qui autopsie une famille et un pays comme l'enfant, à 11 ans, dépeça son premier cerf : vider les entrailles de l'animal, prélever le foie et en mâcher un bout, « *bouillie chaude au goût de sang* », émasculer le cerf, dégager le cœur. « *La domination. Brandir un cœur encore chaud et mordre dedans. La preuve que tout était créé pour nous, pour notre propre usage. Une assertion répétée, faisant écho à travers les âges* ». Et, dans ce diptyque, une forme d'art poétique aussi : fouiller, mordre à pleines dents, analyser cette violence transmise de génération en génération, des textes bibliques (Caïn en référence obsédante) à aujourd'hui. « *Nous étions mis ici bas pour tuer. C'était immuable. C'était la loi de la famille, la loi du monde* ».

« *Tu es un homme, à présent, dit mon grand-père.*



La chasse est rite initiatique, passage à l'âge adulte, dans et par le sang et la mort. *Goat Mountain* narre cette première chasse au Nord de la Californie, en 1978, sur les terres familiales, avec cette carabine à levier Winchester .30-.30 qui est pour l'enfant comme « *l'inclinaison d'une aiguille* », « *l'inclinaison de la planète elle-même, m'entraînant de l'avant* » : « *A onze ans, je tirais avec cette carabine depuis déjà deux ans, à l'affût des cerfs d'aussi loin que remontaient mes souvenirs, mais cette chasse serait la première où je serais autorisé à tuer. Encore légalement trop jeune, mais enfin assez âgé selon les lois familiales* ».

Le livre tient du huis-clos tragique : unité de temps, de lieu, d'action. Quatre personnages, quatre hommes, le grand-père, le père, le fils et Tom, l'ami de la famille. Malgré les immenses et sublimes espaces décrits, le récit, confiné et itératif, étouffe, tout entier porté par la soif de sang de l'enfant — « *une part de moi-même n'aspirait qu'à tuer, constamment et indéfiniment* » —, la violence primitive des adultes, du meurtre en ouverture (un braconnier abattu de sang froid par l'enfant, son corps suspendu comme un cerf comme un motif obsédant) à l'apothéose des dernières pages du livre. Sang, massacre, tension, violence innervent la prose de David Vann, moins pour les exposer que tenter de comprendre, quelques décennies plus tard, ce crime originel, la pulsion meurtrière. Que faire du cadavre encombrant ? Faut-il punir l'enfant et

comment ? Les trois adultes se s'entre-déchirent et l'enfant, « *né dans un univers de boucherie* », tente de comprendre : « *Comment pouvais-je tuer et ne rien ressentir ? Peut-on savoir comment nous sommes devenus ce que nous sommes ?* ». Des années plus tard, le narrateur poursuit sa quête, « *je ne peux m'empêcher de lire dans ce mort, même aujourd'hui, car je cherche toujours quelque chose* ».

« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger »
(Térence, épigraphe de *Dernier jour sur terre*)



Le second volet du diptyque, *Dernier jour sur terre*, revient sur un fait-divers terrible : le 14 février 2008, entre 15h 04 et 15h 07, sur le campus de la Northern Illinois University, Steve Kazmierczak tue 5 personnes et en blesse 18 avant de se donner la mort. David Vann a travaillé à partir des rapports de police, courriels du tueur, témoignages, interviews pour tenter de comprendre ce passage à l'acte. Cela vous rappelle Capote ? *Dernier jour sur terre* tient de ce modèle, *De sang froid*, pour cette plongée sans masque dans une Amérique qui refuse de se confronter à sa dépendance aux armes, dans la psyché d'un tueur, pour cette autopsie de ces « monstres » qui ne sont pas si différents de nous. L'enquête de David Vann dérange... 1300 exemplaires vendus Outre-Atlantique, certaines vérités ne sont sans doute pas si bonnes à dire, l'Oncle Sam préfère célébrer ses héros et patriotes.

Le meurtrier a tenté de ne pas devenir un tueur, d'échapper à la violence en lui. En parallèle, David Vann revient sur son propre parcours, l'héritage à 13 ans des armes de son père qui venait de se suicider, dont la carabine, « *une Magnum .300* », qu'il « *avait utilisée pour chasser le cerf* ». Pourquoi David Vann a-t-il pu couper avec la violence, se délivrer ? Comment et pourquoi Steve Kazmierczak est-il, lui, devenu un assassin ? Que nous disent de nous ces crimes, ces séries de tueries ?

Entre fiction et non-fiction, ce diptyque sonde une violence intime comme collective. Refuse la barrière confortable du tueur considéré comme un monstre, un autre que soi. David Vann nous oblige à plonger en nous, à interroger cette pulsion de violence en chacun, il montre comment une culture, des héritages et traditions produisent des tueurs. Et cette frontière ténue entre roman personnel et fiction, part autobiographique et imaginaire romanesque, déstabilise nos certitudes.

Goat Mountain clôt une trilogie familiale et revient « *au matériau de la première nouvelle* », écrite par Vann il y a 25 ans. Le roman entre en écho avec *Dernier jour sur terre* : de livres en livres, c'est une fresque que bâtit l'écrivain, un *Il était une fois l'Amérique*, sa culture des armes, sa pulsion cruelle, sa fascination pour la violence. Parce qu'il « *valait mieux connaître la vérité que de l'ignorer, aussi laide soit-elle* ».

David Vann, *Goat Mountain*, traduit de l'anglais (USA) par Laura Deranjinski, Gallmeister, « Nature Writing », 256 p., 23 € — Lire un extrait
David Vann, *Dernier jour sur terre*, traduit de l'anglais (USA) par Laura Deranjinski, Gallmeister, « Totem », 256 p., 10 €50 — Lire un extrait

David Vann : « L'Amérique est une nation de grands mensonges »

Pour « Le Point », l'auteur de « Sukkwan Island », qui publie deux nouveaux livres chez Gallmeister, règle ses comptes avec l'Amérique d'Obama, d'Amazon et des armes à feu. Percutant.

On n'avait pas lu une enquête littéraire aussi glaçante et fascinante depuis le pionnier « De sang-froid » (1965), de Truman Capote. Modèle de ce que les Américains nomment « non-fiction », « Dernier jour sur terre » retrace l'itinéraire du jeune Steve Kazmierczak, qui, le 14 février 2008, a abattu cinq étudiants sur le campus de la Northern Illinois University avant de se suicider. Ayant eu accès aux 15 000 pages du dossier de police, aux courriels du tueur et à de nombreux témoignages, David Vann plonge dans le cerveau dérangé d'un paria, tout en analysant les névroses collectives d'une Amérique qui refuse d'admettre sa dépendance aux armes. L'auteur de « Sukkwan Island » (prix Médicis étranger 2010) publie également son quatrième roman, « Goat Mountain », le dernier, dit-il, à exorciser une histoire familiale tragique (cinq suicides et un meurtre...). Rencontre avec un écrivain au franc-parler tonitruant, dont l'œuvre pourrait avoir pour titre général celui d'un célèbre film de David Cronenberg : « Une histoire de violence ».

Le Point : « Dernier jour sur terre » a été complètement ignoré aux États-Unis. Comment l'expliquez-vous ?

David Vann : J'en ai vendu 1 300 exemplaires, alors que je proposais la vision la plus complète sur l'histoire de Steve Kazmierczak. Mais l'Amérique ne veut rien savoir sur ces tueurs de masse. Après ce genre de drame, elle tente de se rassurer en célébrant les « héros », les bons patriotes, sans faire aucun changement politique en faveur du contrôle des armes. Elle veut croire que ces tireurs ne nous impliquent pas, qu'ils sont juste des outsiders et des monstres. Alors qu'en réalité ils sont souvent des jeunes vétérans de l'US Army. L'armée savait ainsi que Steve Kazmierczak était un type dangereux, mentalement instable. Elle n'a pourtant pas hésité à le relâcher dans la nature sans prévenir personne.

Il y a maintenant une longue tradition de la tuerie en milieu scolaire depuis Charles Whitman, en 1966...

Ces tueurs s'étudient les uns les autres et utilisent les mêmes armes, le Glock 19 notamment, qui est le pistolet le plus mortifère qui soit. Steve Kazmierczak était ainsi très excité par les massacres de Columbine et Virginia Tech. Il s'est d'ailleurs procuré son arsenal chez le même fournisseur que le tueur de Virginia Tech. Mais le niveau de déni aux États-Unis est incroyable. Dans l'Illinois, après la fusillade, le pou-



Réquisitoire. David Vann à New York, en 2011. « Obama a contribué à la destruction de la culture littéraire en Amérique. Il n'y a plus de lecteurs... »

voir législatif a essayé de limiter l'achat d'armes de poing à un pistolet par mois et par personne, ce qui signifiait qu'on pouvait quand même se procurer douze armes par an. La loi n'a jamais été votée, car elle était jugée trop restrictive. Tandis que je faisais mon enquête là-bas, je passais tous les jours devant des panneaux routiers sur lesquels on pouvait lire : « Les armes sauvent des vies ». Quelle manipulation tordue ! Assurer que les armes permettent de se protéger, alors que

ROBERT CAPLIN / THE NEW YORK TIMES / REDUX-REA

les statistiques montrent que les armes à la maison sont surtout utilisées quand il y a des morts accidentelles, des suicides ou des disputes domestiques... L'Amérique est une nation de grands mensonges. La vérité, c'est que nous sommes une zone de guerre avec 20 000 morts par armes à feu chaque année. Comme les figures des tragédies grecques, l'Amérique agit de manière inconsciente contre ses propres intérêts et se détruit elle-même.

Les tueurs de masse partagent une même culture : chansons de Marilyn Manson, films d'horreur, jeux vidéo de tir... Faut-il la rendre coupable ?

Cette culture a joué un rôle limité. C'est un peu la touche finale. Le vrai problème, ce sont l'isolement social et affectif de ces individus, leurs troubles psychiques, l'entraînement militaire, et une philosophie politique libertarienne. Tous les tueurs de masse ont des profils très similaires, avec notamment cette croyance en la suprématie de l'individu ou de petits groupes sur la société en général et le gouvernement fédéral en particulier. Il n'y a que vous et vos proches qui comptez, et les autres peuvent aller en enfer. On n'est pas très loin du surhomme nietzschéen, avec l'idée que vous ne devez pas être bridé par la société et ses codes moraux...

Votre livre est d'autant plus fort que vous révélez que vous-même, adolescent, auriez pu basculer dans cette violence...

A 8 ans, j'ai reçu mon premier fusil de chasse. A l'adolescence, je partageais la philosophie politique de mon père, qui devenait de plus en plus paranoïaque et raciste. Il voulait vivre seul en Alaska, loin du gouvernement. Après son suicide, alors que j'avais 13 ans, j'ai hérité de ses armes. Pendant trois ans, j'ai correspondu au portrait-robot du tueur de masse, car j'étais un individu solitaire, en colère, mentalement perturbé, en manque d'argent et entraîné à tuer. Je me promenais dans le voisinage avec mon fusil, je tirais sur les lampadaires et j'observais les gens à travers le viseur. J'étais si près d'appuyer sur la détente, sentant le sang affluer à mes tempes comme quand je chassais un cerf avec mon père... Heureusement, une troupe de théâtre au lycée puis la littérature et l'université m'ont sauvé. Je me suis reconnecté aux autres et j'ai retrouvé l'empathie.

Vous habitez aujourd'hui en Nouvelle-Zélande et enseignez en Angleterre. Pourquoi avoir quitté votre pays ?

Mon pays est trop stupide. La qualité de notre débat national est déplorable, nous sommes incapables de parler de nos problèmes de manière honnête. Il est ainsi impossible d'expliquer que notre armée a non seulement un coût exorbitant et qu'elle ne rend pas le monde plus sûr autour de nous, mais qu'en plus, quand nos militaires rentrent, ils représentent un danger pour notre société, qui ne prend pas soin d'eux. Le *New York Times* a révélé que 1,2 million de nos vétérans avaient

besoin de soins psychiatriques et, pour la plupart, ils ne les reçoivent pas... Ce qui me déprime aussi, c'est le manque de respect pour la littérature. En France, vous avez encore une vraie culture, des librairies à chaque coin de rue, des prix littéraires, cinquante recensions de qualité dans les journaux pour un roman. Nous n'avons plus ça aux Etats-Unis.

Mais New York possède encore une vraie culture littéraire...

New York, où toute l'industrie de l'édition se concentre, est épouvantable. Je suis très en colère contre cet establishment qui refuse de voir que notre meilleure littérature vient des régions, et non pas des grandes villes. Les livres de Jonathan Franzen sont qualifiés de « grands romans américains » alors qu'il est juste un écrivain moyen. Toutes ces fictions new-yorkaises reposent sur des idées, leurs personnages ne sont pas crédibles... Les vrais stylistes évoluent dans les milieux ruraux, comme Flannery O'Connor, Annie Proulx ou Cormac McCarthy. Je ne nie pas que la communauté yiddish a par exemple révolutionné le langage et a permis de grands romans urbains dans la seconde moitié du XX^e siècle, à l'image de Saul Bellow. Mais, aujourd'hui, il reste une longue et forte tradition spécifiquement américaine, malheureusement méprisée. C'est idiot d'avoir mis Franzen en couverture du *Time Magazine* alors que Cormac McCarthy est encore vivant.

Rétrospectivement, était-il naïf de croire que Barack Obama pouvait changer l'Amérique ?

Quelle déception ! Rien que sur le plan littéraire, sous ses deux mandats, le ministère de la Justice a poursuivi les grands éditeurs et utilisé la législation antitrust pour défendre le monopole d'Amazon. C'est le détournement le plus cynique qui soit d'une législation. Obama a aussi fait un discours dans un entrepôt d'Amazon pour expliquer qu'on trouvait là des bons boulots. C'est idiot et très loin de la réalité. Tout le monde de l'édition a voté pour lui, alors qu'il a contribué à la destruction de la culture littéraire en Amérique. Nous avons un magnifique système universitaire, qui emploie d'ailleurs beaucoup d'écrivains. Mais nous n'avons plus de lecteurs. Ce qui se passe actuellement aux Etats-Unis doit être un avertissement pour l'Europe, où il y a également la tentation de taxer plus la culture et de limiter les subventions. Ce serait un désastre, car si vous perdez le contrôle du prix du livre, tout va s'effondrer, à commencer par les librairies, qui sont les piliers du système. La culture ne peut pas résister à une politique des prix bas, d'autant plus qu'Amazon n'a rien d'une entreprise vertueuse, puisqu'elle utilise son immense capital amassé dans d'autres secteurs pour faire table rase autour d'elle ■ PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS MAHLER

« Dernier jour sur terre » (Gallmeister, 256 p., 10,50 €)
et « Goat Mountain » (Gallmeister, 256 p., 23 €),
de David Vann. Traduits de l'américain par Laura Derajinski.

« Pendant trois ans, j'ai correspondu au portrait-robot du tueur de masse. J'étais un individu solitaire, en colère, mentalement perturbé, en manque d'argent et entraîné à tuer. »

Tragédie moderne

Avec deux ouvrages, un récit et un roman, aussi puissants que dérangeants, l'Américain David Vann clôt l'histoire violente de sa famille entamée avec *Sukkwan Island*.

Victor Hugo n'est qu'un *has been*. Il foudroie Caïn, son désir de meurtre, son passage à l'acte, sa fuite, sa peur, en lui balançant une sentence terrifiante : « *L'œil était dans la tombe et regardait*

Caïn. » Autre temps, autre réalité... autre pensée. David Vann, lui, débarrassé de toute morale bon teint (ou religieuse), va au-delà. Ses tueurs – qu'ils soient personnage de fiction ou personne ayant véritablement existé – n'éprouvent rien. Comme s'ils agissaient par instinct, comme s'ils avaient retrouvé cette part animale – primitive, pure, innocente ? – qui sommeille en chacun. Dans ses deux livres aujourd'hui publiés, un roman *Goat Mountain* et un récit *Dernier jour sur terre* : nulle émotion, nul remords, nulle culpabilité. Tuer, et alors ? La belle affaire ! Il suffit d'être calme, de prendre son temps, de respirer, de coller l'œil au viseur, et de presser la détente. Un jeu d'enfant.

Tout comme dans ses précédents livres dont le terrible *Sukkwan Island* (prix Médicis étranger, Gallmeister, 2010), la violence, insoutenable, surgit de page en page. Elle ne procède pas de la mise en scène des tueries – quoique, rythme puissant et narration fluide créent un suspense prodigieux – mais découle de l'absence de trouble, de cette espèce de froideur dans l'acte. David Vann transforme la folie, la cruauté, en littérature.

Jeux d'enfant, disions-nous. Dans *Dernier jour sur terre*, David Vann ressuscite un de ces tueurs de sang-froid (allusion peu anodine à Truman Capote !) dont les États-Unis d'Amérique ont le secret, c'est presque un sport national. En 2008, Steve Kazmierczak, 27 ans, déboule dans son université, tue cinq personnes, en blesse dix-huit, en terrorise bien d'autres, avant de retourner son arme contre lui. Il se donne la mort. Fin de son histoire. David Vann, lui, lui donne une histoire. Il se fait enquêteur, journaliste de la meilleure trempe, épiluche des milliers de pages de rapport de police, rencontre victimes et amis de Steve, et s'interroge : pourquoi lui ? pourquoi pas moi ? lui qui tout petit déjà, à 8 ans, s'amusait à viser les voisins... Un

divertissement qui aurait pu déraiper. Dans ce récit à la fois investigation, introspection et acte politique, l'auteur se met à nu, presque en danger. Il appelle un chat un chat, et lève le voile sur les parts d'ombre surnoisées qui se lovent en chacun, américain ou pas.

Jeux d'enfant, disions-nous. Dès les toutes premières pages de *Goat Mountain* le roman, le narrateur, un gamin de 11 ans, va vivre sa première chasse, tradition autant que rite initiatique, baptême d'un genre particulier, d'une virilité exacerbée. En l'espace d'une seconde – en un seul coup de carabine – il passe de l'enfance à l'âge adulte (ou à ce que l'on croyait réserver aux adultes...) : « *Ma main se resserra autour de la crosse, je retins mon souffle. (...) Une lente expiration, prudente, comme on me l'avait appris, et je serai lentement la détente. Il n'y eut aucune pensée. J'en suis certain. Il n'y eut que ma nature, ce que je suis, au-delà de toute compréhension.* » Il ne vise pas son premier cerf, il vise un homme, un braconnier, un intrus sur des terres privées de deux cent cinquante hectares du ranch familial des Vann, Goat Mountain, tout au nord de la Californie. De cet instant figé pour l'éternité, Davis Vann échafaude un roman-vérité, dense, implacable, qui met en lumière son existence personnelle, celle d'un gosse confronté à 13 ans au suicide de son père, aux morts violentes et nombreuses de son proche environnement familial.

Le paysage de Goat Mountain est un théâtre antique, fait de pureté, de sauvagerie originelle.

Forêts, rivières, escarpements, montagnes : le paysage de Goat Mountain est un théâtre antique, fait de pureté, de sauvagerie originelle. Et dans ce théâtre de verdure, à la fois acteur ardent et témoin silencieux, le pire des massacres – des sacri-

fices – reste à venir. Ils sont là pour chasser, les hommes en armes, là pour vivre leur instinct de propriétaires terriens, de prédateurs, accomplir coûte que coûte leur cérémonial automnal par une liturgie étrange, animale, tuer le cerf, le roi de ces lieux à la virginité intemporelle. Le grand-père, le père, l'ami, et le petit-fils, ce narrateur déboussolant qui avoue : « *Plus rien ne m'était désormais impossible. (...) A onze ans, le temps était illimité et inconnu, la vie semblait pouvoir s'étendre à l'infini, et je marchais sans sentir ni mes chevilles ni mes genoux ni mon dos, rien ne m'avait encore trahi. Je n'éprouvais aucune culpabilité, aucun remords, aucune inquiétude comme je les connais à présent, rien que de l'impatience...* » L'assassinat du braconnier ne va pas arrêter les chasseurs. Ils n'abandonnent pas leur but, accompliront leur passion, traquer l'animal, en faisant fi de la bête immonde, du monstre, qui leur tient de cerveau, ou de morale. Il y aura des déchirements, des haines et des appels à la raison, des revirements, des coups et des paroles meurtrières, d'autres mises à mort, toutes scènes grandioses, d'une force inouïe, perturbante.

David Vann entraîne ses personnages dans une transe macabre, les oblige à se révéler. Le lecteur n'a d'autres choix que de s'y soumettre.

Martine Laval

DAVID VANN *DERNIER JOUR SUR TERRE* et *GOAT MOUNTAIN*
Traduits de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski, Gallmeister,
252 pages, 10,50 € et 248 pages, 23 €



ÉTVDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

décembre 2014

David Vann

Derniers jours sur terre

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Derajinski. Gallmeister,
2014, 256 pages, 10,50 €.

En 2008, dans une université américaine, un homme de 27 ans assassine 5 personnes et en blesse 18 avant de retourner l'arme contre lui. David Vann, romancier spécialiste des « zones d'ombre » de l'âme humaine (voir *supra* p. 115, la note de lecture sur son roman *Goat Mountain*), nous livre ici le fruit d'une enquête à caractère journalistique sur l'itinéraire de l'auteur de ce massacre emblématique d'une Amérique toujours schizophrène dans son rapport aux armes à feu. S'appuyant sur l'analyse minutieuse du dossier de police concernant l'affaire, ce travail n'est pas totalement désintéressé de la part de l'auteur. Au travers d'un parallèle saisissant avec son histoire personnelle, elle-même marquée par les armes à feu (suicide de son père, qui l'avait initié à la chasse, et dont il hérite des armes à l'âge de 13 ans !), il restitue l'itinéraire intime du « meurtrier de masse » fasciné par son propre destin. Dans le style percutant qu'on lui connaît, l'auteur nous conduit dans ces zones obscures où « [...] parfois le pire de nous-mêmes finit par l'emporter ». C'est dans l'abîme de ce « parfois » que se situe toute l'interrogation de cette chronique – autant exploratoire que libératoire – d'une descente aux enfers. Sans empathie particulière pour le meurtrier,

l'auteur se garde cependant de tout jugement moral, ce qui fait toute l'efficacité du récit. « Il voulait faire quelque chose de sa vie », conclut-il sobrement à propos du meurtrier. Comme nous tous.

■ Antoine Corman

Livres&idées

LITTÉRATURE AMÉRICAINE Un roman et deux essais explorent le rapport complexe que l'Amérique entretient avec la violence et les armes

Portraits d'une Amérique qui refuse de rendre les armes

GOAT MOUNTAIN
de David Vann

Gallmeister, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Derajinski, 250 p., 23 €

DERNIER JOUR SUR TERRE
de David Vann

Gallmeister. Coll. « Totem », traduit de l'anglais
(États-Unis) par Laura Derajinski,
252 p., 10,50 €

SON OF A GUN
de Justin St. Germain

Presses de la Cité, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Santiago Artozqui, 320 p., 20 €

Un voyage dans l'univers de David Vann n'est jamais de tout repos. Ses histoires (*Sukwan Island*, *Désolations*, *Impurs*) ont toujours un aboutissement dramatique. Ce quatrième roman, *Goat Mountain*, commence dans l'horreur et la violence sans jamais la quitter.

Le narrateur, des années après les faits, revient sur une partie de chasse dans le nord de la Californie à laquelle il a participé avec son père, son grand-père et un ami. Une partie de chasse, traditionnelle, en automne, durant laquelle le narrateur alors âgé de 11 ans devait tuer son premier chevreuil pour devenir un homme. Une sorte de rituel initiatique incontournable.

À leur arrivée sur le ranch familial de Goat Mountain, en explorant le paysage avec la lunette de son fusil, le père débuse un braconnier. Il invite son fils à l'observer. Grisé par cette marque de confiance, le contact avec cette arme « capable d'empporter la presque totalité d'une épaule d'un cerf » et la nouvelle vision du monde que lui procure la lunette, il appuie sur la gâchette, comme on le lui a appris. En un centième de seconde, la partie de chasse bascule, les liens familiaux explosent.

Dans les chapitres suivants, pendant que les adultes se demandent quoi faire du jeune homme et du cadavre, suspendu par les pieds comme une carcasse de chevreuil, le narrateur se raccroche à l'idée de tuer son premier cerf pour devenir un homme en trouvant des justifications dans la Bible dont il fait une lecture très personnelle.

David Vann plonge au plus profond de l'âme humaine. Avec un style hypnotique et aussi tranchant qu'un couteau à dépecer, il autopsie froidement la violence et la per-



©MICHAEL CHRISTOPHER BROWN/MA

Partie de chasse au Canada. Héritage direct de l'esprit du Far West, les conflits se règlent souvent dans la violence aux États-Unis.

version qui selon lui sont à la racine de l'humanité et l'ivresse que procure le pouvoir de tuer chez les hommes.

Dernier jour sur terre, un essai de David Vann, également au programme de cette rentrée, nous fournit des explications sur les origines de ce regard sombre posé sur l'humanité. L'auteur s'y penche sur le cas de Steve Kazmierczak qui, le 14 février 2008, tua cinq personnes dans l'université où il étudiait et en blessa dix-huit autres avant de se donner la mort. David Vann raconte son parcours chaotique, ses névroses mal soignées à cause d'un système de santé tourné vers le profit, ses innombrables tentatives de suicide, sa violence, son passage par l'armée qui lui a appris à tuer sans rien ressentir. Un parcours de vie qu'il compare à sa propre histoire: le suicide de son père lorsqu'il avait 13 ans, qui lui

laissa en héritage une collection d'armes (y compris celle qu'il utilisa pour mettre fin à ses jours) ainsi que des angoisses, des pulsions morbides et meurtrières qui auraient dû le faire basculer comme Steve Kazmierczak. À la lumière de ce récit, on comprend que chacun de ses romans est un règlement de compte avec sa famille, la société américaine qui refuse de se remettre en cause. Notamment à propos de cette passion pour les armes.

C'est également cette Amérique incapable de rendre les armes qui est au cœur de *Son of a Gun*. Un essai qui revient sur l'assassinat de la mère de ce jeune auteur quelques jours après les attentats du 11 septembre 2001, selon toute vraisemblance, tuée par balles par son beau-père policier. Une première partie raconte les jours qui ont suivi. Une deuxième, le retour à Tomstone, sur

les lieux du crime, dix ans plus tard, décidé à comprendre. Pour ce faire, il exhume les souvenirs profondément enfouis, refait le parcours. Pour comprendre, et également pour digérer la rage envers l'assassin, envers sa mère, incapable de faire les bons choix en matière d'homme, envers son impuissance à n'être qu'un homme en colère dans une société où les conflits se résolvent par la violence, héritage direct des pionniers du Far West et de Wyatt Earp, célébrité qui a assuré la renommée de Tombstone. Un document édifiant sur l'Amérique rurale blanche contemporaine et son rapport avec la violence.

En un centième de seconde, la partie de chasse bascule, les liens familiaux explosent.

EMMANUEL ROMER

LIVRES 5 septembre 2014 HEBDO

Permis de chasse

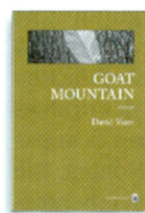
11 septembre >
ROMAN Etats-Unis

Le quatrième roman de David Vann, toujours aussi fatal.

En clôturant avec *Goat Mountain*, après *Sukkwan Island* et *Impurs*, un saisissant triptyque autour de sa famille et de son enfance violente, David Vann offre son livre peut-être le plus métaphysique. En réalité, ce quatrième roman traduit en français par Gallmeister est « *un retour au matériau* » d'une première nouvelle écrite il y a plus de vingt-cinq ans. Sans surprise, c'est une tragédie. Un drame qui se joue pendant un week-end d'ouverture de la chasse en 1978 dans le nord de la Californie. Quatre hommes, un garçon de 11 ans (le narrateur), son père, son grand-père et un ami du père, sont venus traquer le cerf dans le ranch familial, un territoire sans habitant où montagnes et forêts sont ancrées là depuis des âges mythologiques. Mais le choc d'échelles – oppressant huis clos dans une nature extra large, trame qui présente une certaine parenté avec *Le canyon* de Benjamin Percy (Albin Michel, 2012) –, ne construit aucun suspense. Dès la page 24, la mort est là. L'essentiel du roman s'enfonce alors dans les heures qui suivent un

tir aux conséquences irréparables. Dans l'éternité de sa déflagration.

Fidèle à son geste qui dépêche sans détourner les yeux les corps et les cœurs, toujours aussi précis dans les descriptions de relations viriles dans ce *wild* typiquement nord-américain, David Vann travaille ici une matière plus mystique, aux références bibliques face à des pulsions meurtrières primitives. Cette fureur-là que David Vann connaît très intimement est aussi interrogée dans *Dernier jour sur terre*, une enquête-portrait consacrée à l'auteur d'une tuerie dans une université de l'Illinois en 2008, un récit inédit qui paraît dans la collection « Totem » dans lequel l'écrivain raconte comment il a hérité à 13 ans des armes à feu de son père. Deux livres aussi perturbants que passionnants. **Véronique Rossignol**



DAVID VANN
Goat Mountain

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LAURA DERAJINSKI
TIRAGE : 10 000 EX
PRIX : 23 EUROS ; 256 P.
ISBN 978-2-35178-079-4



le magazine littéraire

août - septembre 2014

David Vann

La sélection naturelle

Ne venez pas lui parler des vertus du grand air. Espaces sauvages et étouffant huis clos familial : telle est l'imparable équation de l'auteur américain, hanté par le suicide de son père.

Par THOMAS STÉLANDRE

En 1980, James Edwin Vann propose à son fils David, installé en Californie avec sa mère, de passer une année avec lui en Alaska. L'adolescent refuse. Quinze jours plus tard, le père se suicide d'une balle dans la tête. Ce traumatisme a rendu David Vann insomniaque pendant quinze ans et a donné matière à son premier texte, publié en 2008 par les Presses de l'université du Massachusetts, dans le volume *Legend of a Suicide* – qui comprenait par ailleurs d'autres nouvelles. Le succès est confidentiel, avant que l'éditeur Harper Collins ne rachète les droits et lui offre une plus grande visibilité. En France, c'est Gallmeister, petite maison spécialisée dans la littérature américaine, qui a misé sur le texte, renommé *Sukkwan Island*. Dès sa parution, il galope en haut de la liste des meilleures ventes. Il y était question d'un père et d'un fils partis pour un an vivre dans une cabane sur une île de l'Alaska, avec cette dédicace : « À mon père, James Edwin Vann, 1940-1980 ».

« La croyance en l'innocence, c'est chiant »

L'Américain fait en cette rentrée l'objet de deux traductions, deux propositions entre lesquelles *Le Magazine Littéraire* s'autorise à ne pas trancher. Un roman d'un côté, *Goat Mountain*, le quatrième de son auteur, dont on lira ici les saisissantes premières pages, et une enquête à teneur personnelle de l'autre, *Dernier jour sur Terre*. Sans échafauder des

complémentarités factices, constatons les ponts, pour comprendre les obsessions qui habitent déjà l'œuvre en marche. Si *Goat Mountain* est adressé cette fois « à [s]on grand-père », la figure du père surplombe encore la meurtrière partie de chasse. C'est lui qui tient le braconnier dans sa ligne de mire, lui qui propose au fils de jeter un œil au viseur, lui qui tend l'arme. Sur la toile du fait divers, *Dernier jour sur Terre* ne raconte pas autre chose : « Après le suicide de mon père, j'ai hérité de toutes ses armes à feu. J'avais 13 ans. » Un héritage en chimère, au travers duquel David Vann a gagné salut et reconnaissance dans l'écriture, dépliant l'origami d'une histoire qu'il revit dans chacun de ses écrits, d'une manière chaque fois différente.

L'insularité affichée par le premier titre de l'auteur vaut aussi pour sa position dans le champ littéraire : on l'a sans doute trop vite assigné, sinon cantonné, au genre du *nature writing*. Malgré l'attention qu'il porte aux décors, l'écrivain ne se reconnaît pas dans ce sensible courant fondé sur la bonté du monde sauvage. Plutôt anti-Thoreau. « La croyance en l'innocence, le moi enfant, [...] c'est tellement chiant, disait-il au *Nouvel Observateur* l'an dernier. Moi, je fais de la tragédie. Je ne décris la nature qu'à partir de ce que les personnages projettent dessus. » Si ses paysages sont des miroirs, acceptons leur cruauté. David Vann est né en 1966, sur l'île Adak, en Alaska. Croyez-le ou non, le mot « adak » dérive de l'aléoute *adax*, qui signifie « père ». ♦

À lire aussi **Le tueur que je ne suis pas devenu**



À LIRE /

◆ **Dernier jour sur Terre,**
David Vann, traduit de l'anglais
(États-Unis) par Laura Derajinski,
éd. Gallmeister, « Totem »,
256 p., 10,50 €.

Parallèlement à *Goat Mountain*, Gallmeister publie directement en poche *Dernier jour sur Terre*, récit inédit, commandé en 2011 par le magazine *Esquire*, qui tire son titre d'une chanson de Marilyn Manson : une enquête sur Steve Kazmierczak, dépressif de 27 ans qui, à la Saint-Valentin 2008, a tiré sur les étudiants de la Northern Illinois University, faisant cinq morts et dix-huit blessés avant de retourner son arme contre lui. L'affaire s'inscrit dans la longue série des crimes de masse dans des écoles et campus américains, de Columbine à Virginia Tech, thème dont se sont déjà emparés de nombreux écrivains tels Lionel Shriver (*Il faut qu'on parle de Kevin*), Dennis Cooper (*Défais*) ou Douglas Coupland (*Hey, Nostradamus!*). Mais l'enjeu, pour Vann, est plutôt d'établir le parallèle entre sa propre jeunesse et celle du tueur, et de s'interroger : pourquoi ce dernier a-t-il basculé, et lui pas ? Pour le comprendre, l'auteur reconstitue la vie du tueur à partir des mille cinq cents pages du dossier de police qu'il a consulté, et des entretiens qu'il a eus avec des proches. Ainsi se dessine la trajectoire malheureuse

d'un homme intelligent mais perturbé, gavé d'antidépresseurs dès son plus jeune âge, passionné par les jeux vidéo et les armes à feu, sexuellement ambivalent et persuadé d'être un bon à rien. Vann raconte cette vie comme celle d'un antihéros, décrivant avec maestria sa chute dans la folie et la mécanique du passage à l'acte. « Sa vie avait été bien plus terrible que la mienne, dit-il, ses succès avaient été de bien plus grands triomphes, et à travers lui, je pouvais comprendre enfin les moments les plus effrayants de mon existence, et ce que je trouve de plus effrayant en Amérique. » L'autre aspect passionnant du livre est la critique du rapport de la société américaine avec les armes à feu, et de cette tradition qui consiste à offrir des fusils aux enfants, rituel délirant dont l'auteur a lui-même bénéficié à l'âge de 6 ans. « Comme si nous étions mis sur terre pour chasser et tuer », observe-t-il. La référence à *De sang-froid* s'impose sous certains aspects, mais elle ne suffit pas ; le point de vue de Vann n'est pas exactement identique à celui de Truman Capote, et l'exploration de la psyché du tueur se double ici d'une tentative d'autoanalyse qui rend le texte d'autant plus lucide et douloureux. La compassion de l'auteur à l'égard de Kazmierczak prend alors son sens, éclairée par les pages introductives où il se souvient de lui-même, à 12 ou 13 ans, tirant sur les oiseaux et les réverbères depuis le jardin de la maison familiale, tel un fou. « Pourquoi n'avais-je pas blessé quelqu'un ? » ◆

BERNARD QUIRINY



RIEN DE CE QUI EST HUMAIN NE LUI EST ÉTRANGER

Double actu pour David Vann : *Goat Mountain*, roman biblico-trash qui clôt sans douceur son cycle « famille-je-vous-hais », et *Dernier Jour sur terre*, méditation éclairée et terrible sur un tueur de masse suicidé en 2008. Rencontre.

David Vann doit beaucoup aux éditions françaises Gallmeister. C'est en effet avec la publication en 2010 de *Sukkwan Island* (prix Médicis étranger, ventes à six chiffres) que sa carrière décolle pour de bon, aux États-Unis et ailleurs. Trois romans plus tard, le natif d'Alaska, à l'histoire personnelle plus que tourmentée, occupe une place à part dans le paysage littéraire. Obsédé par la déréliction des valeurs, l'éclatement de la cellule familiale et l'aveuglement religieux, trop cruel et lucide, sans doute, pour endosser la tunique de l'humaniste bon teint, il fait paradoxalement preuve, comme s'il n'était pas tout à fait de leur monde, d'une compassion mutique, quasi antédiluvienne, pour ses personnages privés de repères. On le retrouve en cette rentrée avec deux nouveaux livres, toujours chez le même éditeur, dans des traductions de Laura Derajinski. *Goat Mountain*, pour commencer, est l'histoire d'un garçon de 11 ans qui, lors d'une partie de chasse en famille, tue accidentellement un braconnier. Problème : il ne ressent strictement rien. À mettre en parallèle avec le parcours, bien réel celui-ci, de Steve Kazmierczak, héros du deuxième livre, *Dernier Jour sur terre* : le 14 février 2008, cet Américain de 27 ans a abattu 5 personnes dans son université, en a blessé 18 autres, puis s'est donné la mort. Le drame a fasciné Vann, lui-même hanté par un rapport personnel aux armes à feu pour le moins complexe. Pourquoi Kazmierczak a-t-il dérapé, et lui pas ? Où se situe la ligne à ne jamais franchir, de quoi est-elle faite ? « Le monde n'avait plus aucune importance à mes yeux, écrit-il, depuis que mon père avait porté son arme à sa tête. Je n'avais rien à perdre. Et j'avais été témoin de beaucoup de violence. » Entretien avec un homme solide.

« Goat Mountain est mon texte le plus instinctif, celui qui achève de consumer mes histoires de famille. » DAVID VANN

L'argument de *Goat Mountain* est simple en termes d'action, et riche en termes de concepts. La question de Dieu prend-elle de plus en plus d'importance pour vous ?

David Vann : Il n'existe pas de réponses à propos de Dieu, mais poser des questions peut nous aider à comprendre de quoi nous sommes faits. La religion est le lien entre tous mes livres. *Sukkwan Island* était une version alternative de la Genèse. *Désolations* ressemblait à une malédiction à l'anglo-saxonne. *Impurs* s'intéressait à la religion New Age. Dans *Goat Mountain*, j'ai été très surpris de voir émerger la Sainte-Trinité. Il s'agit de mon texte le plus instinctif, le plus surprenant, celui qui achève de consumer mes histoires de famille. Alors, oui, il évoque le christianisme, qui est la religion avec laquelle j'ai grandi. Mais, pour être honnête, je ne m'y attendais pas, et je n'ai commencé à le comprendre que lors de l'écriture des 50 dernières pages.

Le roman commence par ce qui ressemble à un meurtre inaugural, façon Abel et Caïn...

Dans le premier chapitre, quelque chose d'horrible arrive : un tabou est brisé. C'est quand les règles ont été transgressées qu'on commence à chercher Dieu. Le garçon ne se sent pas mal d'avoir fait ce qu'il a fait, et ça pose un énorme problème à son père, lequel est un homme moral, et à son ami, qui ressemble à M. Tout-le-Monde. Par la suite, le cerf que tue le garçon acquiert les qualités du Saint-Esprit, et le mort devient une sorte de figure christique. Un torrent déferle sur nos vies, charriant les débris de l'inconscient. Nous nions notre part animale, puis nous commençons à prendre conscience que nos instincts, l'héritage de Caïn – ce désir de tuer –, ne nous seront pas ôtés. Chacun réagit à sa façon à cette révélation. Le grand-père est nihiliste, l'issue l'indiffère. Le père livre un inégal combat moral. En arrière-plan, mon héritage cherokee palpite.

D.R.



« Nous nions notre part animale, puis nous commençons à prendre conscience que nos instincts, l'héritage de Caïn – ce désir de tuer –, ne nous seront pas ôtés. »

Vos racines indiennes ont un impact sur votre vision du problème ?

On pourrait lire ce roman comme une réponse indienne au problème de Jésus, mais il m'est difficile de me réclamer d'un tel héritage dans la mesure où mon grand-père ne m'en a jamais parlé. Je crois cependant que nous pouvons être modelés par un passé que nous ignorons.

Vous avez étudié la religion à l'université. Vous définissez-vous comme un homme religieux ? Pensez-vous que la vie nous force à bâtir un système de pensées, de croyances, de valeurs ?

Bien que je sois athée, la religion a toujours occupé une place centrale dans ma vie. Nous avons besoin de religion. La pratique d'écriture quotidienne à laquelle je m'astreins est pour moi le meilleur substitut possible à la religion – une sorte de méditation bouddhiste lorsque je relis mes pages de la veille, puis une confrontation parfois effrayante mais finalement rassurante avec l'inconscient à mesure que j'en écris de nouvelles. Tout athée, je pense, devrait être capable de se

construire un tel substitut ; car si l'esprit humain excelle à tisser des trames, nous avons besoin d'y trouver du sens et du réconfort, et d'assumer notre incapacité à être les bonnes personnes que nous voulons tant être. Hélas, nous sommes généralement incapables d'élaborer un système fiable, parce que nous sommes conditionnés par la religion dominante, celle de notre famille et de notre culture. Donc, tout ce que nous pouvons faire, c'est improviser au sein de la structure existante.

Parlez-nous de votre façon d'écrire. On dit que vous ne planifiez pas beaucoup. Les personnages prennent-ils le contrôle du livre ?

Pas les personnages, non : mon inconscient. Si j'oublie l'idée de plan et que j'accepte de ne pas savoir ce qui va se passer, je peux voir émerger la structure et le sens. J'ai écrit 200 pages de *Goat Mountain* sans savoir comment ça allait se passer. Puis j'ai vu. De toute ma vie, de toutes mes expériences, c'est celle qui m'émerveille le plus : la cohérence de la trame, et comment nous travaillons en aveugle pour un résultat aux dimensions parfaites. C'est comme un miracle, une révélation. C'est pour ça que j'écris.

Les pages du roman où le garçon tue son premier cerf ont quelque chose de presque hallucinatoire...

Quand j'avais 11 ans, un week-end d'automne, j'ai tué mes deux premiers cerfs. Le second, je l'ai touché à l'échine. Il était paralysé mais essayait quand même de s'enfuir. Mon père m'a forcé à l'achever d'une balle dans la tête. Cette expérience traumatisante – une exécution, ni plus ni moins – m'a servi de base pour cette scène, mais elle a pris de l'ampleur. C'est peut-être la partie du livre que j'ai préféré écrire : celle où le garçon tire la carcasse dans les ténèbres, son cheminement devenant une descente aux enfers – perte graduelle des sens et douleur sans fin.

Votre grand-père et votre oncle étaient présents lors de cette fameuse chasse. Pensez-vous qu'ils voulaient faire de vous l'un d'eux ? Le fait de tuer s'apparentait-il pour eux à un rituel magique ?

Je le pense. Un rite de passage vers l'âge adulte : tuer un grand cerf, manger son cœur et son foie, comme si la virilité de l'animal pouvait passer en nous. Et c'était aussi un lien, oui, vieux comme le monde : se rassembler pour chasser. Un retour au paléolithique, ce que nous appelons le jardin d'Éden. La chasse reste un moyen de revenir à cette époque originelle, avant l'apparition de la morale chrétienne. L'homme n'avait pas besoin d'être bon, alors.

En même temps que *Goat Mountain* est traduit *Dernier Jour sur terre*, qui n'est pas un roman mais un récit sur un authentique assassin, Steve Kazmierczak, qui a commis un carnage dans son université en 2008...

Dans *Dernier Jour sur terre*, je dresse le portrait d'un tueur de masse après avoir consulté une documentation sans équivalent : 1 500 pages de rapports de police. Ce livre est une montage de

D.R.



faits anxiogènes, censée montrer qui était vraiment Steve Kazmierczak. Ce que j'ai compris, c'est qu'il a essayé très fort de ne pas être un tueur. Et qu'il y était presque parvenu. Le présenter comme un monstre m'était donc impossible. Je voulais mieux le connaître et, en interrogeant mon propre rapport aux armes, comprendre où nos histoires ont divergé.

Vous semblez fasciné par le fait qu'il soit passé à l'acte, au meurtre...

L'Amérique voudrait nous faire croire que les tueurs nous sont étrangers alors que, bien sûr, nous les avons engendrés. Ceux qui sont assez âgés ont été entraînés par leurs chefs militaires à ne rien ressentir quand ils tuaient. Steve Kazmierczak, lui, a été renvoyé par l'armée sans ménagement. Le *New York Times* a publié un article montrant que 1,2 million de vétérans américains ont besoin d'un soutien psychologique, et ne l'obtiennent pas.

Comment le livre a-t-il été reçu aux États-Unis ?

Il est passé quasi inaperçu et, lors des rares interviews radio que j'ai pu donner, j'ai critiqué l'armée, en rappelant que les tueurs étaient presque toujours des vétérans, pauvres, de droite. Mais je n'ai pas été entendu. D'autres meurtres de masse vont frapper le pays, mais mes compatriotes ne liront pas mon livre, parce qu'il ne se contente pas de dire que nous sommes tous des gens bien et que ce type n'était qu'un monstre.

Les meurtres de masse sont-ils imputables à la législation américaine sur les armes à feu ?

L'Amérique est née du sang et de l'esclavage en même temps que de l'espoir et de la liberté. Mais le fait que 300 millions d'armes y circulent conduit évidemment à plus de suicides, de meurtres et de morts accidentelles. Certains le nient ; tant pis. Nous devons abandonner l'idée que la droite américaine est capable d'un débat constructif. Nous devons aussi abandonner l'idée que ce pays changera un jour, à moins que nous ne touchions à

« Nous devons abandonner l'idée que la droite américaine est capable d'un débat constructif sur les armes à feu. »

cette législation. L'arrêt rendu en 2008 par la Cour suprême contre la ville de Washington (décision annulant une loi en vigueur dans la capitale fédérale, qui bannissait presque totalement la possession d'armes de poing, ndlr) ne va pas du tout dans ce sens. C'est le far west, et les gens sont contents. J'ai cessé de me rendre là-bas.

On vous compare souvent à Cormac McCarthy. Qu'en pensez-vous ?

Cette comparaison m'honore : McCarthy est mon auteur préféré. J'ai lu *Méridien de sang*, son meilleur roman, pas moins de six fois. Hélas, je ne suis pas lui. La grande différence entre nous, c'est que je viens de la tradition du drame grec, alors que lui est un auteur de genre. Si l'on excepte *Suttree*, les menaces qui planent sur ses personnages sont toujours exogènes. Il y a des méchants à abattre, ce qui se passe ne nous dit rien de ses personnages – et nous nous en moquons. Pourtant c'est un auteur admirable, et voilà pourquoi : la plupart d'entre nous avons recours au conflit entre les protagonistes pour expliquer qui ils sont, ce qu'est le monde, etc. ; or, lui ne se fie qu'à sa vision : le paysage, et la violence décrite comme telle. Nous connaissons la métrique du vieil anglais, la diction, nous partageons un intérêt pour la religion et l'archéologie, nous avons des points de vue similaires sur l'enfer et l'humanité, etc. ; mais il est meilleur que moi sur tous ces plans. Le seul domaine qu'il dédaigne, c'est la confrontation entre deux personnages auxquels le lecteur puisse s'identifier. Ça, c'est quelque chose que je sais faire. ■■

GOAT MOUNTAIN ET DERNIER JOUR SUR TERRE, DAVID VANN (GALLMEISTER)

le nouvel Observateur

4 avril 2013

RENCONTRE AVEC DAVID VANN

La haine de l'Amérique

Dans l'Illinois comme en Californie, l'auteur de "Sukkwan Island" traque un même sujet : la violence. Explications

Impurs, par David Vann, traduit par Laura Derajinski, Gallmeister, 280 p., 23 euros.

Le meilleur livre de David Vann n'est pas encore sorti en France. Aux États-Unis, il n'a pas marché. « J'en ai vendu 1300 exemplaires, nous explique l'auteur de "Sukkwan Island" dans le salon de son hôtel parisien, c'est-à-dire rien par rapport à mes autres livres. Mon agent ne voulait pas le proposer aux éditeurs. J'ai donné quelques interviews, je me suis retrouvé face à des journalistes qui me combattaient violemment. L'Amérique ne voulait pas entendre cette histoire. » Cette histoire, c'est celle de Steven Kazmierczak, un jeune homme dérangé qui, le 14 février 2008 entre 15h05 et 15h11, a pénétré dans la Northern Illinois University armé d'un fusil à pompe Remington calibre 48, d'un Glock, d'un Sig Sauer 9 mm et d'un petit pistolet de rechange. Il a abattu cinq personnes, en a blessé vingt et une, puis s'est suicidé.

Dans « Last Day on Earth » (« Dernier Jour sur terre »), David Vann a tenté de raconter son histoire. « Comme avec tous les tueurs de masse, les journalistes en ont immédiatement fait un monstre isolé. Voilà ce que les Américains veulent croire. Mon projet était plutôt de comprendre ce qui a rendu son acte possible. » Il a interrogé tous ses camarades d'université et de lycée. Il a lu ses livres (« L'Antéchrist », de Nietzsche) et vu ses films (« Fight Club », « Saw ») préférés. En échange du profil psychologique qu'il en a tiré, quelqu'un au FBI (il refuse de dire qui) lui a donné accès aux 1500 pages de son dossier. Il y a trouvé le contenu de sa boîte mail, des messages incohérents où la mythologie des meurtriers de masse se mêle avec la paranoïa raciste et le sexe bisexuel. Il a correspondu avec ses amis. Le résultat est un avatar

A LIRE

Retrouvez l'intégralité de notre entretien avec David Vann sur BibliObs

BIO

DAVID VANN, né en 1966 sur l'île d'Adak, en Alaska, est l'auteur de « Sukkwan Island ». « Last Day on Earth », son essai sur la tuerie de l'Illinois, paru aux États-Unis en 2011, sera édité en France par Gallmeister.

hypnotisant de « De sang-froid », infiniment plus dérangeant que son modèle. David Vann n'y adopte pas la position surplombante de Truman Capote. Il commence en parlant de lui : « Après le suicide de mon père, j'ai hérité de toutes ses armes. J'avais 13 ans. » Il raconte comment, paria solitaire et martyrisé dans son collège, il se consolait en imaginant qu'il effaçait ses bourreaux au Magnum. Comment il prenait plaisir à viser les passants dans la lunette de son fusil depuis le jardin familial. Comment il aurait pu devenir un Steven Kazmierczak. « L'Amérique fabrique ces meurtriers. On parle un peu de contrôler les armes depuis la tuerie du Connecticut, mais rien ne sera fait. Une décision de la Cour suprême empêche toute réglementation. Or, le

parcours de Steven Kazmierczak, c'est celui de millions d'Américains. Il a servi dans l'armée, comme presque tous les tueurs de masse. On a 1,2 million de vétérans qui ont besoin de soins psychiatriques et qui ne les reçoivent pas, alors qu'ils ont été entraînés à tuer sans aucune réponse émotionnelle. Ils n'ont pas d'argent. Ils sont pour la plupart libertariens, avec une peur paranoïaque du gouvernement. Ils sont racistes, autre forme de paranoïa. Et tout ça est connecté à la culture des armes. »

David Vann n'aime pas qu'on lui parle du fameux « grand roman américain » (« l'ambition vaine de Jonathan Franzen », balaie-t-il), mais il l'a écrit, livre après livre. Après l'Alaska de « Sukkwan Island », où son père s'est donné la mort, et avant « Last Day on Earth », il situe « Impurs » dans la fournaise d'une ferme en Californie, autre frontière de pionniers. Une famille repliée sur elle-même, inspirée de celle de sa mère, se désagrège lentement. Là encore, une violence originelle est à l'œuvre, celle du grand-père, immigrant alcoolique qui cognait la grand-mère. Personne n'échappe à cette violence, pas même le jeune Galen, adolescent cruel dont l'auteur dit : « Je ne l'aurais pas créé si je n'avais pas aussi bien connu Steven Kazmierczak. » Galen n'a pourtant rien d'un psychotique d'extrême droite. Il est plutôt obsédé par la mystique new age, comme l'auteur au même âge : « J'étais un vrai psychopathe. J'essayais de marcher sur l'eau. Le new age, c'est la quintessence de la religion américaine : elle ne s'adresse qu'à l'individu. Les gens qui l'entourent ne sont que des signes qui lui sont destinés. Ils ne sont pas réels. Ils ne méritent pas l'empathie. C'est aussi ce qui se passe dans l'esprit du tueur. »

Le grand sujet de David Vann, c'est la haine de l'Amérique. Il en est parti. « Je ne supportais plus la conversation des Américains et la stupidité de leurs existences. » Il enseigne la littérature en Angleterre, vit entre la Nouvelle-Zélande et la Turquie. De l'Amérique, ne regrette-t-il rien ? Il n'hésite pas une seule seconde : « Si. Les paysages. » Que les pays seraient beaux sans leurs habitants.

DAVID CAVIGLIOLI

